

11<sup>me</sup> Année

N° 12

15 Septembre 1892

# MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL

POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Un numéro le 15 de chaque mois : 15 centimes. — Douze numéros par an. France, 1 fr. 80; Étranger, 2 fr. 25



LES ÉLÈVES SORTAIENT DU LYCÉE...

## UN ACTE DE FRANCHISE

Quatre heures venaient de sonner. Les élèves sortant du lycée s'éparpillaient dans toutes les directions.

Les grands causaient avec animation; les petits se poursuivaient en riant, et échangeaient plus d'une taloche.

Parmi ces derniers, un enfant de neuf ans s'échappa d'un groupe et vint coller sa petite figure à la vitrine d'un libraire. Là il ouvrit ses yeux bien grands, et resta en contemplation devant une boîte de couleurs qui garnissait la devanture du magasin.

Était-elle assez jolie cette boîte, avec ses trente-deux couleurs! car il y en avait trente-deux, Paul Nollin les avait bien souvent comptées depuis huit jours, en allant au lycée ou en en revenant.

De plus, il y avait six godets pour délayer les couleurs, et au moins deux douzaines de pinceaux de toutes les grosseurs.

Au bout de cinq minutes de contemplation, Paul Nollin poussa un gros soupir et reprit le chemin de la maison.

Comme il en avait envie de cette boîte!

Eh bien, me direz-vous, il n'avait qu'à économiser l'argent nécessaire à l'achat de cette boîte, car, sans doute, ses parents lui payaient ses premières places et ses bonnes notes. — Ah! voilà, certainement! Mais Paul Nollin, qui était le meilleur petit garçon du monde, était aussi un peu paresseux, et sa bourse restait souvent à sec.

Paul savait bien que sa maman lui donnerait cette boîte pour sa fête, puisqu'il la désirait tant, mais il y avait encore quatre mois jusqu'à son anniversaire.

« Quatre mois, c'est long à attendre, se disait-il; et puis, d'ici là elle sera certainement enlevée; elle est si jolie qu'elle tentera d'autres petits garçons plus riches que moi. »

Cherchant dans sa tête par quels moyens il pourrait se la procurer, il arriva à la maison.

« Eh bien, lui dit son papa au diner, j'ai rencontré ton professeur, M. Dupré; on compose demain donc en narration?

— Oui, papa, et à cause de cela nous n'avons ce soir à préparer ni leçons, ni devoirs.

— Ah ! et quelle place vas-tu encore me rapporter ? Ecoute, si tu es dans les cinq premiers, je te donne la fameuse boîte de couleurs dont tu rêves depuis plusieurs jours. »

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie. Ce n'était pas qu'il fût absolument certain de la gagner. Sur vingt-huit élèves, il était généralement dix-huitième ou vingtième : mais, en s'appliquant bien, et avec un peu de chance, qui sait ?

Il embrassa son père.

« Je ferai de mon mieux, papa, je te le promets, ... pour te faire plaisir et pour avoir ma récompense. »

Après le dîner on passa au salon. M<sup>me</sup> Nollin ayant mal à la tête, Paul, comme un bon petit garçon qu'il était, resta tranquillement assis à côté d'elle, au lieu de se livrer à des jeux bruyants qui l'auraient fatiguée.

Pour le récompenser, son papa lui prêta un livre où il y avait de jolies histoires. Il les lut avec beaucoup de plaisir jusqu'au moment où il monta se coucher.

Le lendemain, en se rendant au lycée, nouveau coup d'œil vers la boîte.

Lorsqu'on entra en classe, Paul attendit avec quelque angoisse le sujet de la composition.

M. Dupré commença à dicter le sommaire de la narration que les élèves devaient faire.

Paul leva la tête avec surprise ; il n'en croyait pas ses oreilles. C'était justement, parmi les histoires qu'il avait lues la veille, pendant la soirée, celle qui l'avait le plus intéressé et qu'il avait encore entièrement, dans ses moindres détails, présente à l'esprit.

Oh ! quelle joie ! il aurait sa boîte de couleurs ; car il se rappelait parfaitement les termes mêmes du livre, et il n'aurait qu'à les transcrire de mémoire. M. Dupré, qui lui reprochait toujours de ne pas savoir commencer et finir ses narrations ! comme il serait étonné, cette fois, d'une si bonne composition. Quel bonheur ! mais quel bonheur !

Tout à coup une pensée traversa son esprit : mes camarades ne l'ont pas lue, eux ! est-ce juste de profiter de cela ? ... Non .... Pourtant, ce n'est pas ma

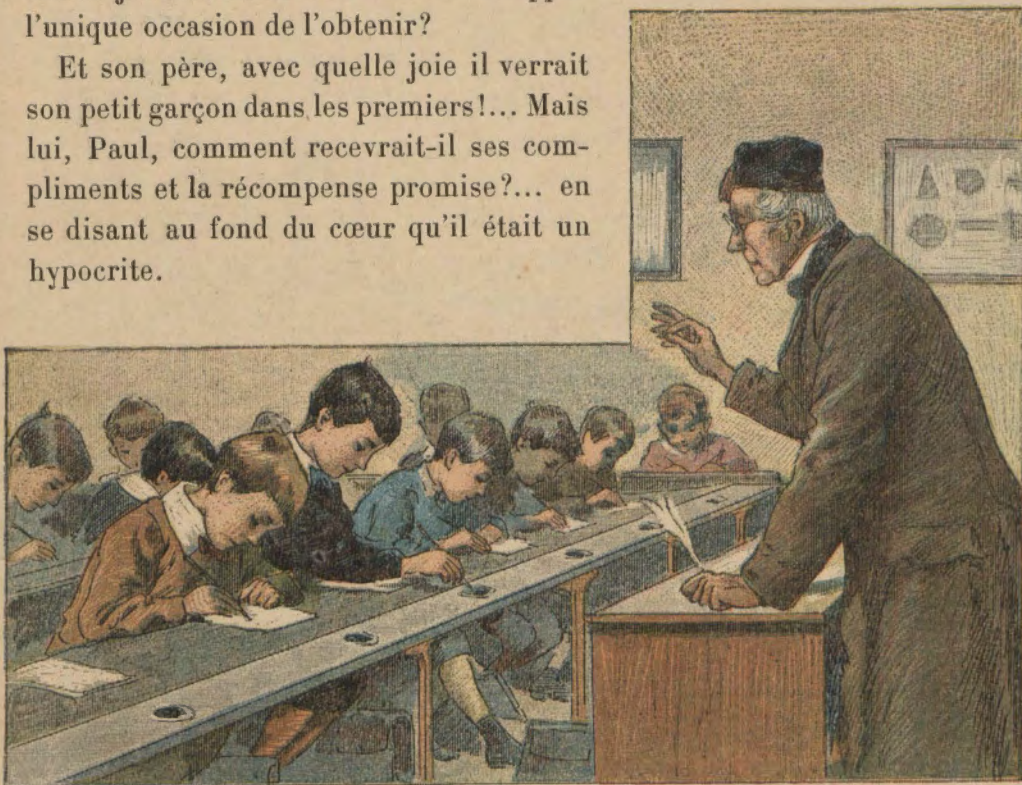


PAUL LUT TRANQUILLEMENT

faute si M. Dupré a choisi précisément ce sujet-là; cela aurait pu arriver aussi bien à un autre élève. Certainement, Paul! Mais qu'aurait fait cet élève à ta place, s'il eût été loyal? Il serait allé trouver le professeur pour lui expliquer la chose et lui demander de changer le sujet de la composition.

Au moment où il commençait à voir clair dans sa conscience, l'image de la boîte avec ses brillantes couleurs se dressa devant ses yeux. Elle était si jolie! fallait-il donc laisser échapper l'unique occasion de l'obtenir?

Et son père, avec quelle joie il verrait son petit garçon dans les premiers!... Mais lui, Paul, comment recevrait-il ses compliments et la récompense promise?... en se disant au fond du cœur qu'il était un hypocrite.



M. DUPRÉ COMMENÇA A DICTER

Non, mille fois non! il n'y avait pas à hésiter. D'un bond, il franchit son banc, afin de s'enlever tout prétexte de reculer encore, et, s'approchant de M. Dupré, il lui exposa la situation.

« C'est très bien! mon enfant, lui dit le professeur; je suis heureux de vous voir cette droiture de caractère, et pour vous prouver mon estime, je veux vous donner la main, comme à un homme. »

L'enfant, à ces paroles, se redressa plein de fierté, puis il regagna sa place, tandis que ses camarades disaient, avec d'énergiques hochements de tête :

« C'est très bien cela, c'est loyal! Il est très franc, Nollin. »  
Cependant M. Dupré dicta un autre sommaire.

Le pauvre Paul, malgré tous ses efforts, eut, comme d'habitude, beaucoup de mal à trouver un début et une fin convenables. Il s'appliquait pourtant de tout son cœur; mais quand on a longtemps négligé ses devoirs, ce n'est pas en une fois qu'on peut prendre la tête de sa classe. Pour y parvenir, il faut une application soutenue et constante.

En retournant chez lui, il revit la boîte de couleurs.

« Je ne l'aurai pas, se dit-il avec un léger soupir; je ne serai certainement pas dans les cinq premiers; mais je ne regrette pas d'avoir fait mon devoir. »

Et une grande joie inonda son cœur au souvenir des témoignages d'estime qu'il avait reçus.

« Eh bien, lui dit son père lorsqu'il rentra, tu parais tout joyeux : as-tu donc gagné ta récompense ? »

— Non, père, pas encore cette fois; mais j'ai travaillé de mon mieux, et j'espère bien arriver à te satisfaire. »

Par délicatesse, l'enfant ne dit rien de la petite scène dont il avait été le héros.

Le jour où l'on donna les places, il fut nommé douzième.

M. Dupré fit remarquer avec bonté qu'il y avait un progrès sensible, et il espérait bien, ajouta-t-il, que Nollin ne s'arrêterait pas en si bonne voie.

Paul rentrait tout joyeux de rapporter ces éloges à son père.

Lorsqu'il arriva, sa mère l'embrassa encore plus tendrement que de coutume, et son père lui tendit un paquet enveloppé de papier blanc.

« M. Dupré nous a tout raconté, mon cher Paul; ta mère et moi, nous sommes fiers de notre enfant. Nous sommes bien heureux de voir que tu as assez d'honneur pour préférer le témoignage de ta conscience au plaisir de posséder un jouet; le voilà, tu l'as bien mérité par ta droiture.

— Oh! merci, papa, s'écria l'enfant tout joyeux; et encore, ajouta-t-il, si tu savais comme j'ai hésité avant d'aller trouver M. Dupré. Ma première pensée a été de profiter de ma lecture pour gagner la boîte de couleurs.



« OH! MERCI, PAPA »

— Mais tu l'as repoussée, cette pensée, et c'est justement notre mérite de sortir victorieux de la lutte. Souviens-toi, mon fils, que la plus grande joie que nous puissions goûter sur la terre consiste dans l'estime de nos semblables et dans le sentiment du devoir accompli. »

M<sup>me</sup> LEBOSSÉ-GIRARDIN.

## AVENTURES DE TROIS PETITS CHATS

Il y avait une fois trois petits chats qui habitaient dans un grenier. L'un était tout blanc; c'était le plus joli. Le second était également blanc avec des taches noires. Le troisième était gris.

Une boîte pleine de paille leur servait de lit, et, chaque jour, la bonne maman chatte leur montait à déjeuner et à dîner. Mais ils devenaient grands, l'appétit croissait, et la pauvre maman chatte avait beaucoup de mal à se procurer assez de nourriture pour ses trois petits enfants, même en prenant sur sa part. Aussi leur dit-elle un jour :

« Mes pauvres petits, j'ai bien du chagrin ! Il faut nous séparer, car je ne peux plus vous nourrir. Dans la maison que j'habite, on est très bon pour moi, mais ce qu'on me donne n'est plus suffisant pour nous quatre. Demain, donc, vous partirez chacun de votre côté, et il faudra maintenant vous tirer d'affaire vous-mêmes. Essayez de vous faire adopter dans des familles, car, sans cela, l'existence d'un pauvre chat est bien misérable. »

Et comme les petits pleuraient à l'idée de quitter leur maman :

« Vous reviendrez me voir, dit-elle, et, afin que nous ayons la joie de nous retrouver tous quatre ensemble, je vous donne rendez-vous dans un mois. D'ici là, je l'espère, vous aurez trouvé un abri et serez hors de peine. »

Sur ces paroles, ils s'endormirent, bien chaudement pelotonnés les uns contre les autres, et toute la nuit les petits rêvèrent du vaste monde qui allait s'ouvrir devant eux.

Le lendemain matin, la bonne mère chatte les réveilla, et, après leur avoir donné à chacun un peu de viande qu'elle avait réservée pour eux sur son dîner de la veille, elle les emmena au jardin, en passant derrière des arbres.

« Allons, au revoir, mes chers enfants, leur dit-elle en les embras-

sant, je vous souhaite bonheur et réussite. Restez de bons petits chats. »

Après un dernier baiser, ils se séparèrent...

A un mois de là, fidèles au rendez-vous, ils se réunissaient auprès de la bonne maman chatte.

« Mes chers petits! vous voilà tous trois, et en bonne santé! Quelle joie de vous revoir! Êtes-vous bien heureux? Voyons, dit-elle en s'adressant au petit blanc, raconte-moi tout ce qui t'est arrivé. Que deviens-tu?

— Oh! maman, répondit-il d'un air triomphant, je suis bien heu-

reux, va! En vous

quittant, toi et mes

frères, j'ai longtemps

suiwi les murs

des jardins;

enfin, je suis

arrivé devant

une toute petite

maison, très

gaie, avec un jar-

dinet planté de jo-

lies fleurs. Il y

avait une vieille

dame assise au soleil. D'abord un peu défiant, je faisais un pas en avant et deux en arrière; mais cette dame avait décidément une bonne figure.

Un peu rassuré, je m'approchai d'elle, tout doucement, prêt à m'enfuir au premier signe hostile. Elle m'aperçut alors, me sourit et me caressa.

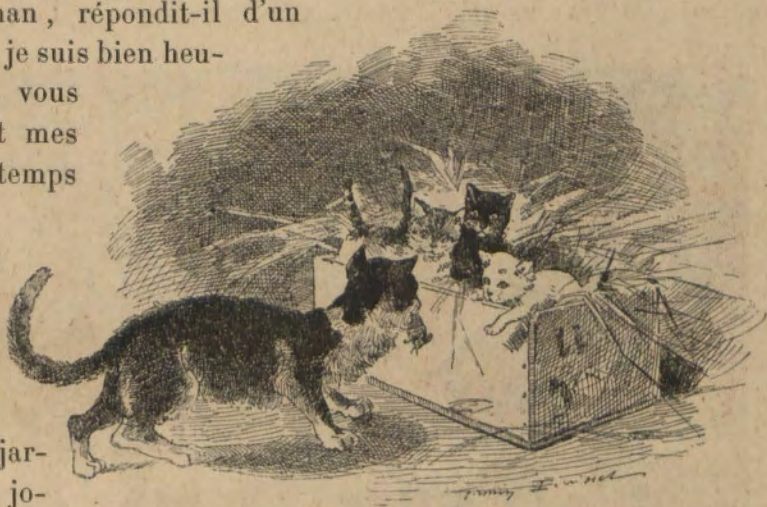
« Oh! le charmant minet, dit-elle, d'où vient-il? Quel air doux et caressant! Le joli poil! les belles moustaches! »

« La voyant si bien disposée en ma faveur, je la suivis quand elle rentra dans la maison, et, me frottant contre elle, je lui fis mon plus doux ronron.

« Viens, viens, mon petit, me dit-elle, nous allons voir s'il y a encore un peu de lait à la cuisine, tu as peut-être faim. »

« Je ne me fis pas prier, et dès cet instant même je fus adopté.

« Comme je l'ai appris, depuis que je vis avec elle, ma maîtresse est une vieille demoiselle qui vit seule, fort à l'aise. Elle n'a ni cousins, ni neveux, heureusement pour moi, car elle est si bonne et si charitable qu'elle en aurait peut-être adopté un à ma place. Quoi qu'il en soit, je



LA MÈRE CHATTE LES RÉVEILLA

suis fort gâté. Chaque jour, mes repas se composent de lait et de mou bien frais. La nuit, j'ai, pour dormir, un bon coussin bien douillet. Enfin, jamais de fatigue pour moi, car, lorsqu'il s'agit de chasse aux souris, je fais la sourde oreille, ne me souciant nullement de ce mets, et la bonne demoiselle ne me tourmente pas pour si peu. Tu vois, ma chère maman, qu'il ne peut y avoir de chat plus heureux sur la terre.

— C'est vrai, et j'en suis bien contente; mais, prends garde, mon enfant, ne deviens pas égoïste. Choyé comme tu l'es, tu devrais être



« AU CHAT ! AU CHAT ! VEUX-TU TE SAUVER ! »

reconnaissant, rendre service comme tu le pourrais, et tu avoues toi-même que, lorsqu'il s'agit de te donner un peu de mal, tu recules devant l'effort. »

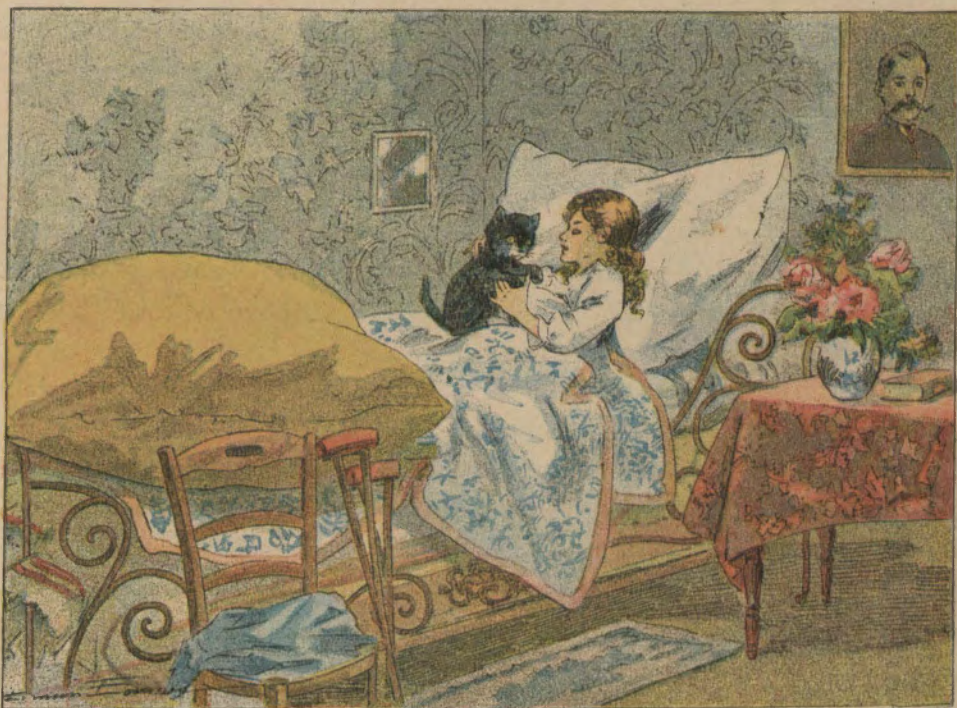
Le petit chat ne goûta pas du tout ces conseils et prit une mine boudeuse. Mais la bonne mère chatte, ne voulant pas troubler son bonheur, ne poussa pas plus loin ses remontrances.

« Et toi, mon cher petit? dit-elle en se tournant vers le chaton blanc et noir.



— Oh! moi, maman, je n'ai pas à me plaindre non plus, répondit-il; cependant je ne me suis pas fait adopter aussi facilement que mon frère. M'étant approché d'une bande d'enfants qui jouaient dans un grand jardin, je fus accueilli par les cris : « Au chat!... au chat!... veux-tu te « sauver, vilaine bête!... » L'un d'eux ramassa même une pierre et me la jeta; elle ne m'atteignit pas, heureusement, mais je n'osai plus aborder personne de la journée.

« Cependant la nuit venait et la faim se faisait sentir. Je songeai à me



« JE RESTAI SEUL AVEC LA PETITE FILLE »

rapprocher des maisons. Une cuisinière eut pitié de mon air misérable et affamé; elle me jeta quelque os et j'allai coucher près de là, sous un hangar. Pendant deux ou trois jours je vins ainsi mendier mes repas près d'elle, me demandant par quels moyens je pourrais améliorer mon sort, lorsqu'un jour elle alla trouver la maîtresse de la maison : « Madame « disait, l'autre jour, qu'elle aurait besoin d'un chat au grenier, où il y a « tant de souris : je crois bien que celui-ci n'appartient à personne; si « madame voulait, on pourrait l'installer là-haut. »

« Madame ayant donné son assentiment, je pris possession du grenier, où je pus en effet constater que le gibier ne fait pas défaut. J'ai donc gîte et nourriture assurés.

« Une seule chose me contrarie : dans la même maison que moi, habite le petit garçon qui m'a lancé la pierre ; je lui en garde rancune. Aussi nous ne vivons pas en bons termes. Dès qu'il m'approche, je prends des airs menaçants et il a même déjà senti mes griffes.

— Je crois que tu as tort, mon cher enfant, répondit la bonne mère chatte. Certainement il ne faut pas se laisser martyriser ; mais, crois-moi, envers ceux qui te donnent abri et nourriture, tu devrais montrer plus de patience et de générosité.... Et toi, mon petit gris, dis-nous si tu es aussi heureux que les autres.

— Voici ce qui m'est arrivé :

« Quand je me trouvai seul, après notre séparation, j'eus le cœur si serré que je marchai longtemps devant moi, sans me rendre compte de rien ; aussi, tout à coup, mes pattes glissèrent, et, avant d'avoir pu me raccrocher au mur, je me trouvai dans une petite rue étroite, noire et laide.

« Quatre ou cinq petits garçons se précipitèrent sur moi en riant, et parmi leurs paroles je distinguai : « Une vieille casserole à la queue, ce sera bien drôle ». Je frissonnai et je tâchai d'échapper à mon persécuteur, mais il me tenait serré comme dans un étau, lorsqu'une autre voix s'éleva : « Donne-le-moi, je vais le porter à Marie, cela l'amusera ».

« Après quelques discussions, on accéda à cette demande, et je fus adjugé au frère de Marie, qui m'emporta en me tenant dans ses bras.

« Nous entrâmes bientôt dans une pauvre maison d'ouvrier, et au fond d'un grand lit j'aperçus, étendue, une petite fille d'environ onze ans, maigre, pâle et chétive. « Tiens, Marie, regarde ce que je t'apporte », et le petit garçon me déposa doucement sur le lit. « Oh ! un petit chat ! Que je suis contente ! Merci, Charles ! »

« Ses yeux agrandis par la souffrance brillaient de joie, et, passant son bras autour des épaules de son petit frère, elle l'embrassa tendrement. Après quelques minutes, l'enfant retourna à ses jeux et je restai seul avec la petite fille. Elle me caressait doucement : « Mon cher petit, combien je suis heureuse de t'avoir ; les journées sont si longues, vois-tu, quand on est toujours couché, avec deux pauvres jambes paralysées qui ne peuvent pas vous soutenir.... Tout le monde est bien bon pour moi,

« mais papa et maman sont obligés de travailler chacun de leur côté,  
 « nous sommes si pauvres! et je ne peux les aider en rien. Quant à  
 « Charlot, il est bien complaisant pour moi, mais le pauvre mignon ne  
 « peut rester toujours enfermé dans une chambre de malade. C'est si  
 « triste, vois-tu, de ne pouvoir aller et venir comme  
 « les autres, qu'il ne faudra pas s'étonner si je suis  
 « brusque parfois. Et puis, il y a des moments où je  
 « souffre tant! »



« LE FRÈRE DE MARIE M'EMPORTA »

« Et ces confidences soulageaient son  
 pauvre cœur, tandis que de grosses larmes  
 tombaient de ses yeux.

« Oh! voyez-vous, à ce moment-là,  
 je lui donnai toute mon affection,  
 et je me promis de ne jamais la  
 quitter.

« Combien de fois déjà ai-je  
 entendu le récit de ses peines, de ses  
 espérances et de ses découragements! Comme elle me l'a dit, souvent elle  
 a des impatiences, des colères et j'en souffre comme les autres; mais  
 peut-on lui en vouloir? Oh non! bien sûr; aussi je mange ce que je trouve,  
 je dors où je peux, mais jamais, jamais, je ne quitterai Marie.

— Oh! mon cher enfant, mon bon petit chat, s'écria la mère en le  
 pressant sur son cœur, combien je suis fière de toi! Tu as raison: en tout,  
 s'oublier pour les autres, c'est le propre d'un grand cœur et le sûr moyen  
 d'être toujours heureux. »

Depuis ce jour, la mère et les enfants ne se revirent plus, mais je puis  
 vous dire ce qu'ils devinrent, ayant entendu parler d'eux.

La bonne mère chatte ne tarda pas à mourir de vieillesse, bien traitée  
 et bien soignée jusqu'à son dernier jour.

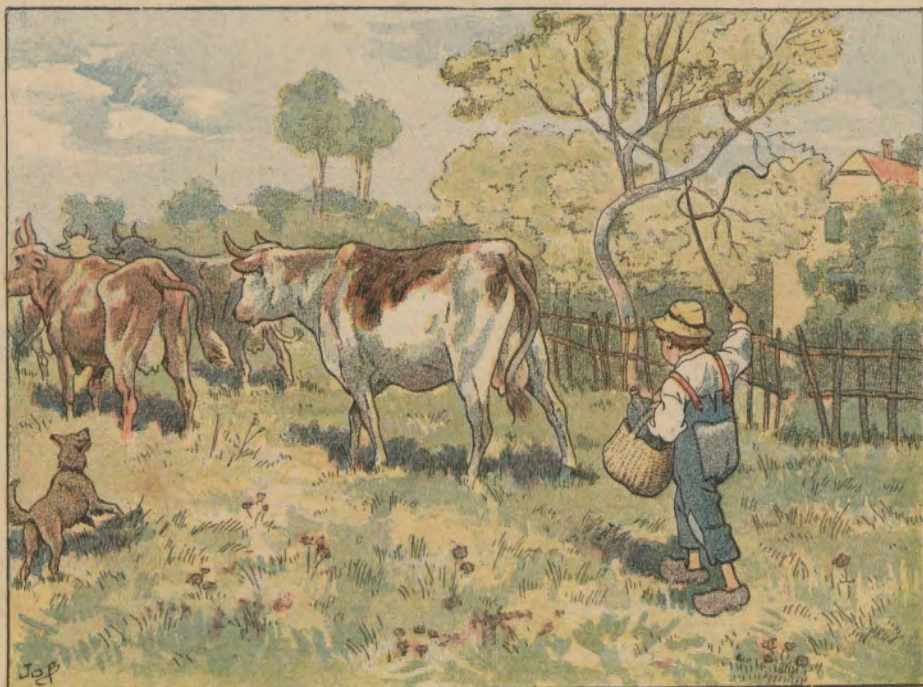
Le petit chat blanc devint de plus en plus égoïste et gourmand. Il  
 mourut d'une indigestion.

Le chaton blanc et noir fut victime de son esprit de vengeance. Un  
 jour qu'il avait par trop fortement égratigné le nez de son ennemi, la  
 cuisinière en colère le mit dans un petit sac et le jeta dans la rivière.

Enfin, le bon chat gris continua son œuvre de dévouement. Il resta près  
 de la petite malade jusqu'à ce qu'enfin la pauvre enfant, ayant eu sa part  
 de souffrances, ait quitté cette terre où elle avait passé de si tristes années.

# PROVERBE

I



II



Ceux de nos lecteurs qui nous diront quel est le proverbe dont il est question dans ces dessins

# PROVERBE

## III



## IV



et nous raconteront l'histoire qu'il leur aura inspirée, recevront une jolie récompense.

Il devint ensuite la propriété d'une jeune fille bonne et riche, qui, en venant visiter la petite paralytique, avait souvent admiré la douceur et la patience du pauvre animal.

En souvenir de son humble amie, elle l'adopta, et le petit gris, jusqu'à la fin de ses jours, eut une existence douce et calme, récompense qu'il avait bien méritée par son abnégation et sa générosité.

L. G.

---

## HISTOIRE D'UN OURS D'UN RENARD ET D'UNE ABEILLE

Il y avait une fois, au fond des montagnes des Pyrénées, un ours et un renard qui s'en allaient de compagnie à travers les forêts.

L'ours, gras et lourd, cheminait avec peine. Le renard, maigre et plus agile, trottait lestement à ses côtés.

Après une longue marche, ils étaient arrivés au sommet d'une haute montagne, et là ils s'étaient assis à leur manière pour se reposer.

Tandis qu'ils jouissaient ainsi de la sécurité que leur offraient les solitudes, un bruissement léger passant dans les airs leur fit dresser les oreilles et tourner le museau.

C'était une abeille à la recherche de fleurs dont elle comptait puiser le suc pour composer son miel.

A la vue des deux compères, l'abeille se posa sur une branche de houx à côté d'eux :

« Bonjour, messeigneurs », fit-elle gentiment.

L'ours répondit par un grognement et le renard glapit une sorte de salut.

L'abeille fit d'abord les frais de la conversation. Elle raconta sa joie de parcourir ces montagnes embaumées par le thym et le serpolet, émaillées de fleurs rares ailleurs, l'arnica, par exemple, dont la fleur jaune communiquait des vertus spéciales à son miel, le rhododendron rose, nécessaire aux mélanges subtils qu'elle composait.

L'ours silencieux considérait les espaces.

Le renard, plus sociable, disait, d'une voix flûtée, qu'il aimait aussi les voyages, qu'il ne connaissait pas la fatigue.

« Je me suis assis, fit-il, pour obliger mon lourd compagnon qui soufflait comme un bœuf en gravissant la côte. »

A ce moment, l'ours darda sur le renard un petit œil féroce, et celui-ci, interloqué, s'arrêta net.

Puis il lui dit d'un ton railleur :

« Je me demande, messire renard, pourquoi je t'ai accepté pour me faire escorte, car tu es grotesque avec ton poil roux et ton museau en pointe. Et vous, madame l'abeille, ajouta-t-il en se tournant vers elle, vous n'êtes point belle non plus, avec votre taille si serrée qu'elle vous coupe presque le corps en deux. Et puis, vous allez comme une étourdie, de-ci, de-là, en faisant un bruit insupportable. Ne pouvez-vous me laisser en paix et avez-vous oublié que je vous écraserais en soufflant simplement sur vous ? »

Le renard, qui redoutait la méchanceté de l'ours, demeurait coi. Mais l'abeille, froissée de voir mépriser sa fine taille et son vol musical, se dressa sur sa branche et d'un air arrogant :

« Sais-tu, seigneur l'ours, que tu n'as pas conscience de ta laideur ? Tu ne vois donc pas, lourdaud, que tu es là encore essoufflé et suant pour une promenade à travers bois, tandis que moi, je vole dans le ciel des journées entières sans fatigue, ne me reposant que sur des fleurs, le temps de boire à leur calice le meilleur d'elles-mêmes ? Il faut que je châtie ton insolence ! »

Aussitôt elle fait vibrer les airs d'un bourdonnement plus fort. A cet appel, d'autres abeilles accourent, et, prompts comme l'éclair, vont se loger dans les oreilles et dans les narines de l'ours, qu'elles piquent cruellement. Celui-ci se roule par terre, et pousse des grognements affreux en demandant grâce.

Le renard, le voyant dans cet état et ne le craignant plus, se prend à rire de toutes ses forces en se tenant les côtes avec ses pattes. Puis, cet accès d'hilarité passé, il s'écrie :

« N'est-ce point une honte de voir le plus gros et le plus fort des animaux poilus demander grâce à de viles créatures comme les abeilles ! »

Il n'a pas fini que plusieurs abeilles attachées à son museau le piquent si fortement qu'il s'enfuit en hurlant d'une façon lamentable et va tomber, affolé par la douleur, dans un précipice où il trouve la mort.

Quant à l'ours, horriblement gonflé, le museau tuméfié, presque

aveugle, il se traîne vers la forêt pour chercher un refuge, tandis que les abeilles bruissent avec leurs ailes un chant de triomphe.



Cette histoire du temps passé, que j'ai entendu raconter bien des fois, et toujours avec plaisir, par les montagnards des Pyrénées, apprend qu'on ne doit jamais se moquer des plus petits que soi, car il peut en cuire.



GASTON VUILLIER